(COLLECTION « SCRIPTA BREVIA »)

NRI BREMOND

Le Charme d'Athènes

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT et Cie
53, Rue St-André-des-Arts, 53
1905
Tous droits réservés

[redacted]

63

LE CHARME D'ATHÈNES

PETITE COLLECTION « SCRIPTA BREVIA »

HENRI BREMOND

Le Charme d'Athènes

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT et Cie
53, Rue St-André-des-Arts, 53
1905

A

M. MAURICE BARRÈS

EN SOUVENIR

DE DAPHNÉ

LE CHARME D'ATHÈNES

Pendant quelques mois que j'ai eu le bonheur de passer en Grèce, il m'est arrivé à plusieurs reprises de rencontrer, sur la route ou sur le plateau de l'Acropole, des touristes débarqués pour quelques heures, et que pressaient, à la fois, la soif de ne perdre aucune parcelle des joies attendues et la peur de manquer le train. Heureux voyageurs, ils ne connaîtront pas, comme nous, l'amertume des déceptions, l'humiliation des vains appels à une admiration rebelle, et, plus tard, le remords de dire adieu à ces merveilles, quand, après des semaines d'incertitude, on commençait sincèrement à les aimer !

Heureux voyageurs ! Je me rappelle, en particulier, un pèlerinage qui revenait de Terre-Sainte. C'était la fête de saint Patrice, et, comme on sait, les catholiques de l'Amérique du Nord sont fils, neveux ou filleuls du patron des Irlandais. Ceux-ci n'eurent pas de cesse qu'on n'eût trouvé pour chacun d'eux la tige de trèfle, dont toute poitrine irlandaise doit se fleurir en pareil jour. Avant la grand'messe — car ils voulurent aussi une grand'messe — tous étaient fournis. Les voilà dans les rues d'Athènes et déjà loin. Inutile de les accompagner, ils ont livres et guide; impossible de les suivre, ils vont trop vite.

Quatre heures après, nous entendions leurs exclamations bruyantes sous le porche de la cathédrale. Ils étaient radieux, et je ne force pas les mots en disant que leur enthousiasme délirait. Ils faisaient plaisir à voir ainsi, et ce naïf hommage du Nouveau-Monde à ce que l'antiquité a de plus rare, était bizarre et touchant. Hommage de crédulité ingé-

nue, enthousiasme de confiance, ils garderont toute leur vie le souvenir de cet éblouissement docile, et d'autres, formés par eux, viendront, sans doute, dans dix ou vingt ans, chargés d'une électricité encore plus intense, chercher sur l'Acropole, l'étincelle que chaque enfant des livres doit infailliblement recevoir là-haut.

Ne les raillons pas. Comme tant d'autres choses artificielles, leur admiration est sincère. A la vérité, ils n'ont rien vu, ils n'ont rien compris. Même, ils n'ont pas eu le temps de voir de travers. Impressions et jugements, chez eux, tout est entraîné, tout se perd en une bienheureuse griserie. Cette forêt de marbres, cette splendeur de la mer et des collines et, plus encore, peut-être, ce tourbillon de réminiscences qui s'entrecroisent en une confusion délicieuse : Homère et Châteaubriand, Nausicaa et Cymodocée, Byron, Hector, les chevaux de Patrocle, Œdipe et Mounet-Sully, « l'enfant grec, » la *Vénus de Milo*, l'Aréopage, Platon, saint Paul, « le dieu inconnu, » c'est, à chaque pas, un nouveau vertige. On va, on vient, on approuve les paroles

du guide sans les entendre; on admire avant de voir, absorbé que l'on est, dans ces heures trop pleines, à contempler éperdument une Athènes de rêve que ni Platon, ni saint Paul, ni Châteaubriand lui-même n'ont jamais vue.

Chez qui veut étudier Athènes à loisir, les mêmes causes produisent un résultat contraire. On tient à se recueillir avant de commencer son pèlerinage, et, quand, enfin, lentement, on se met en route, l'âme qui n'est pas violemment tendue vers l'admiration quand même, laisse à toutes les puissances de critique le droit de parler. Plus calme et déjà peut-être, balbutiant, sans le savoir, la grande leçon de délicatesse et de mesure que donne l'art grec, elle ne ressemble plus à ce fiévreux *reporter* qui, pour profiter des brèves minutes d'une interview avec un homme célèbre, esaye de découvrir d'infinies richesses dans les moindres paroles que celui-ci laisse tomber. Non, la maison nous est ouverte; nous avons

droit aux négligences affectueuses, aux sans-façon, aux longs silences de l'intimité.

Pour moi, du moins, je sais gré à mon étoile qui, en vue de me rendre impossible, lors de ma première visite au Parthénon, la tentation d'une fausse extase, m'imposa, avant d'arriver en Grèce, la fascination du mirage oriental.

Une longue nuit de tempête nous ménagea la transition entre les deux mondes. L'avant-veille, après l'enchantement du Bosphore, nous frôlions avec délices les rivages d'Ionie. A l'ancre, un jour et une nuit en face de Smyrne, nous aurions voulu y rester encore, et, maintenant, dans cette aurore maussade et froide, c'était le Pirée, c'était l'Europe laide, affairée, fumeuse; le petit chemin de fer, indifférent, impertinent, qui court sur Athènes.

Heureusement, c'était un dimanche. L'Acropole, ce jour-là, reste fermée. On la voit de ma fenêtre; mais, de ce côté qui ne s'éclaire qu'au soleil levant, la haute muraille grise aux vives arêtes donne l'impression d'une forteresse bien plus que d'un piédestal. Là-haut, pourtant, ce bouquet de colonnes désolées, c'est le Parthénon. J'essaye de ne pas m'avouer que ce premier aspect me déconcerte et de m'exciter un peu quand, fort à propos, on vient me prendre pour me faire visiter la ville. Elles sont belles, vraiment, ces larges rues de l'Athènes nouvelle, mais insignifiantes, et, par endroits, irritantes par cette profusion de marbres neufs et cette mauvaise contrefaçon de l'antique.

Juste ciel, nous avons dépassé

l'Ilissus et voici le stade! Mon guide, émerveillé, se plante devant la statue de M. Averoff — oh! cette redingote de marbre! — et me détaille avec complaisance les millions qu'a coûtés cette restauration sacrilège. Car le stade est flambant neuf. Plus tard, quand j'aurai vu la foule athénienne couvrir la moitié de ces gradins, je serai moins sévère; mais, aujourd'hui, dans sa blancheur tapageuse, cette monstrueuse baignoire vide est franchement laide. Allons-nous-en!

D'ailleurs, à quelques pas de là, toujours sur les bords de l'Ilissus, une ruine se dresse, bien autrement fière, majestueuse, éloquente. Réduit à une quinzaine de colonnes — au temps d'Adrien il en avait plus de cent, — ce temple de Jupiter Olympien, lourdement Romain, a encore grand air. Comme tant de choses énormes, il est tombé, mais je me demande s'il n'est pas plus beau ainsi qu'autrefois. Le temps et les hommes ont mis un certain art à le renverser. En face du massif qui a le

mieux résisté, deux colonnes solitaires restent debout, comme par miracle, et nous aident à prendre une juste idée des proportions de l'édifice.

Bien que, là, nous soyons aux portes d'Athènes, les maisons modernes n'ont pas osé s'approcher de cette immense enceinte, et de cette ruine déserte on peut contempler tour à tour le Parthénon, plus ancien et plus jeune qu'elle, la mer et l'Hymette, c'est-à-dire, en un court espace, ce que l'Attique a de plus beau.

*

Le stade m'ayant brouillé avec mon guide, je résolus de trouver seul le chemin de l'Acropole. Heure solennelle ! Ma conscience me rend témoignage que j'avais fait au préalable ample provision de recueillement et de respect. Je m'exaltai même un peu le long du chemin comme un homme qui se sent arrivé à une de ces rencontres où le vrai, de sa propre nature, noble ou vulgaire, doit lui être révélé. Hélas ! l'expérience fut désastreuse et le coup de foudre ne vint pas. J'avais pourtant négligé tout ce qui aurait pu me distraire ; après avoir longé le théâtre de Bacchus, sans même tourner la tête j'avais grimpé tout d'une haleine le rude escalier des Propylées, et, refusant de répondre aux vierges de l'Erechteion qui m'appelaient, j'étais

venu droit au Parthénon. Non, pas de coup de foudre, pas d'admiration suffocante, et, malgré moi, tout en essayant d'être humilié de ces souvenirs, j'évoquais Notre-Dame et cette Sainte-Sophie qui, peu de jours auparavant, au beau milieu d'une course folle à travers la foire de Constantinople, nous serrait si brusquement le cœur et nous empêchait de respirer.

Je redescendis avec l'amertume d'un homme qui, refusé à un examen décisif, n'a même pas la ressource de se révolter contre ses juges. Une seconde, une troisième visite confirmèrent cette première sentence. Je ne sortirais donc jamais de la foule des profanes et le grand art n'était pas pour moi.

•

Un peu de modestie, ou simplement de bon sens, aurait empêché la mésaventure. Voyez, en effet, la naïve outrecuidance. Quoi donc, on vous a redit, vous avez lu dans tous les livres que ce temple unique était le dernier mot, l'effort suprême de l'art le plus pur, et votre candeur s'imagine qu'à vous, frais débarqué de la littérature courante et des journaux, il suffira de deux ou trois heures pour que vous vous trouviez au niveau du génie qui a conçu le Parthénon et de l'élite qui l'a compris ! Passe encore pour une statue. Un fervent de Jean Goujon n'est pas, après tout, trop dépaysé dans les musées d'Athènes et, sans avoir relu Sophocle, on peut entendre le charmant caquetage des figurines de Tanagra. Mais un chef-d'œuvre de lignes, de simples lignes,

une merveille de proportions qui a juste assez de grâce pour ne point paraître froide, vraiment, les touristes qui s'allument subitement à cette vue sont tellement au-dessus de l'humanité commune que je me console sans peine de ne pas leur ressembler.

Il y a plus, et de prime abord, un chrétien se trouve quelque peu désorienté sur l'Acropole. Vous avez vu, à un des derniers Salon, cette vaste toile officielle où s'étale en un coin d'ombre, en face du Parthénon flamboyant, la tache énorme d'un paquet d'habits noirs, tassés contre une colonne des Propylées. Que fait ce personnage — car ces habits ont une tête — que fait-il ? N'était le soleil qui inonde la toile, on croirait qu'il se blottit contre la pluie. Il se repose, peut-être, à moins qu'il ne prépare un mauvais coup. Non, tout simplement, cet homme est dans l'embarras, et la gaucherie du tableau est voulue sans doute pour nous communiquer le même malaise. Ce voyageur effondré

cherche en vain à raccorder ses idées, ou, pour mieux dire, celles de son passé, de sa race, de sa mère, avec les doctrines qui ont inspiré les artistes de l'Acropole. Et les raccords essayés tour à tour sont factices et ne tiennent pas. Dans ce cadre antique, le moyen de renfermer *tout* ce que le monde a appris depuis la mort de Phidias ! Le cadre, si beau qu'il soit, éclate sous la pression de pensées et d'inquiétudes que le paganisme n'a pas connues et Renan, chrétien malgré lui-même, ne *peut* pénétrer dans le temple de Minerve avec l'âme satisfaite d'un contemporain de Platon.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher avec plus ou moins de subtilité ce qui, dans l'architecture de ce temple, porte la marque païenne. Un artiste nous indiquerait peut-être la métamorphose idéale que les chrétiens durent plus tard imposer au Parthénon pour le convertir en cathédrale. Je dis seulement que l'idée du contraste entre les deux religions

est comme diffuse dans l'air qu'on respire ici. Des milliers d'hommes qui ne savaient pas le nom de Jésus ont porté sur cette colline les aspirations, les prières, les résignations du paganisme. Quoi qu'en disent les livres, nous essayerions vainement de retrouver, de refaire en nous les sentiments de ces hommes. Pous nous, à moins que nous ne rattachions des souvenirs chrétiens à ses colonnes, le temple de Minerve n'est qu'une relique d'art. Il était autre chose et quelque chose de bien plus sacré pour ceux qui l'ont vu construire. Simples curieux de beauté, amateurs en voyage, notre présence là-haut, notre admiration est une moitié de contre-sens et la conscience obscure que nous avons de cette situation fausse retarde et complique nos plaisirs. Sans doute, si l'impression d'art que donnent ces ruines était foudroyante, il en irait autrement. Mais j'ai déjà dit que cette splendeur sévère, voilée aux pressés et aux profanes, ne se livrait que lentement.

Résignons-nous à cette patience nécessaire et cherchons, en attendant, un coin de l'Attique où nous nous sentions moins étrangers.

Si vous avez un peu voyagé, vous sentez ce que je veux dire. Au milieu de la route, cette angoisse de se sentir complètement seul, perdu dans le nouveau, l'extraordinaire, le troublant ; cette envie, parfois, souvent, de retourner la tête du côté des maisons connues, de tendre la main dans la direction d'une main amie. Ce n'est pas là un simple besoin de tendresse. L'esprit a sa part d'une semblable souffrance, lui qui d'instinct a aussi l'horreur du vide. Qu'il s'agisse d'art, de philosophie, de littérature, il nous faut toujours, au centre de nos excursions les plus aventureuses, un point de repère et de repos, un abri déjà connu ou vite familier où nous puissions nous replier de temps en temps pour laisser se tasser les impressions trop

vives de nos découvertes, s'organiser le lent et sûr travail de notre pensée. Français et chrétien, quelque peu désorienté par les premières impressions de mon pèlerinage d'Athènes, je pense avoir trouvé cet abri.

A peu près à mi-chemin entre Athènes et Eleusis, la voie sacrée fait un léger coude, et on aperçoit brusquement, blonde et rose dans le bouquet d'arbres qui l'entoure, l'église chrétienne de Daphné. Je renonce à dire la douceur de cette vision. Certes, je m'étais arrêté déjà, et toujours avec la même vénération attendrie, devant les petites églises d'Athènes. Bonnes aïeules, cassées de vieillesse et que l'on sent pourtant immortelles à les voir s'appuyer ainsi de tout leur poids à la terre solide qui les porte, bonnes aïeules, graves et résignées, calmes inspiratrices de prière et de confiance, maison du pauvre et maison de Dieu. L'humilité de leurs portes encourage les plus timides, et leur coupole qui, du dehors, semble si modeste, s'éle-

vant peu à peu dans l'obscurité des courtes nefs, redresse insensiblement l'âme à la pensée des choses du ciel. Mais Daphné, accueillante et sérieuse comme ses sœurs d'Athènes, a quelque chose de plus jeune et de plus charmant (1). C'est bien toujours la même apparence massive, symbole de résistance et de foi, les mêmes étroites fenêtres, la même pesante calotte : mais, à Daphné, je ne sais comment tous ces caractères prennent un air de légèreté joyeuse et de sveltesse. La tristesse d'un vieux rempart qui défend encore une partie de l'enceinte, la lourde simplicité d'un cloître roman mettent plus en relief l'élégance et l'allégresse de l'église. Le parfum des pins descend de la colline, et pendant que ses sœurs, dans les carrefours brûlants d'Athènes, murmurent péniblement

(1) Il faut faire aussi une place à part à ce délicieux *catholicon*, l'ancienne cathédrale d'Athènes, bâtie par les Français avec des débris antiques, et que, toute voisine, la cathédrale moderne nous rend plus aimable encore.

leur complainte éternelle, Daphné, dont le nom même est un parfum, Daphné, fraîche et souriante à l'ombre de ses cyprès et de ses platanes, rend en chantant témoignage à la grâce humaine du Fils de Dieu.

Elle chante. A l'intérieur de l'église, une série de mosaïques continue, enrichit, nuance, achève ce cantique. Ce n'est pas ici le lieu de parler en détail de ces mosaïques qu'un ancien élève de l'école d'Athènes a récemment étudiées avec tant de goût et de science. Je veux seulement noter en passant ce même mélange de sévérité et de grâce qui caractérise Daphné, cette cour de longues images raides et solennelles qui entourent la face auguste, ridée, austère, le geste dominateur du *Pantocrator*, et, en même temps, tout le long de l'église, les scènes de l'Évangile et la suavité des mystères de Notre-Dame, depuis l'empressement craintif et ravi des jeunes filles qui s'approchent du lit de sainte Anne, jusqu'à la tristesse sereine de

la *Dormition*. Devant ces peintures encore si vives nous nous sentons vraiment presque chez nous. Les mosaïstes de Daphné tendent la main à nos enlumineurs gothiques, et la joie est grande de retrouver, sur ces fonds d'or, le triomphe de la foi chrétienne, à l'endroit même où passa pendant tant de siècles la procession des initiés.

*

L'histoire de ce coin de terre est bien faite pour rendre plus forte encore cette première séduction. Là fut peut-être, aux portes mêmes de la capitale du paganisme, la première citadelle de la religion du Christ.

« Il semble, écrit M. Millet, que le christianisme ait pris ses positions hors de la ville et que l'Acropole ait été sa dernière conquête. Il était donc naturel qu'il s'appropriât de bonne heure le temple ruiné du Corrydalle. Les monastères étaient, à cette époque, en Syrie, des centres de science chrétienne. N'aurait-on pas eu l'idée d'allumer un foyer chrétien en face de l'école païenne, sur la route même qu'avaient suivie les initiés aux mystères du vieux culte ? »

En tout cas, il y eut là dès le ve ou, au plus tard, dès le vi^e siècle, un monastère fortifié. A partir de ce moment, on perd pendant plusieurs siècles la trace des habitants de Daphné. Ils travaillent cependant, rasent la vieille église et en élèvent une autre, la nôtre, aux murailles roses et aux mosaïques brillantes. Mais voici qu'une langue nouvelle résonne sur ces collines. Des hommes de guerre passent comme une avalanche, hélas ! presque aussi féroces que les moines ariens d'Alaric qui avaient jadis renversé, en se ruant sur Athènes, les temples païens d'Eleusis et de Daphné. Toutes les églises de la Grèce schismatique deviennent la proie des croisés, et les chères mosaïques sont moins respectées par les vainqueurs que la frise païenne de *Notre-Dame* du Parthénon.

Or, il y avait parmi ces capitaines un Bourguignon, Othon de la Roche, qui avait grandi dans le respect et l'amour des moines, à quelques pas

de l'abbaye de Bellevaux. Seigneur d'Athènes, il offre aux Cisterciens ce bijou de Daphné et, vers 1211, une communauté française accolait à la svelte église byzantine les arcades grossières d'un cloître roman. Les touristes pressés qui, descendant en voiture sur Eleusis, s'arrêtent ici quelques minutes pour obéir à Bædeker, ne donnent pas un souvenir aux Athéniens de France qui ont gardé Daphné jusqu'à l'invasion de Mahomet II. Nous n'en aurons que plus de ferveur à remuer leur souvenir. Eux partis, le monastère redevenu grec n'a cessé de décliner. Aujourd'hui, l'église seule reste à peu près intacte ; elle appartient aux archéologues et aux architectes qui qui la restaurent avec une discrétion respectueuse et aux rares voyageurs qui ne se trouvent pas encore assez préparés à goûter pleinement l'austère beauté du Parthénon.

•

On va craindre peut-être, que, excité par des souvenirs si bigarrés, nous ne *byzantinions* à l'excès devant les mosaïques de Daphné. Mais non, nous n'oublions pas notre premier but qui est de nous façonner à comprendre Athènes. Toute forme d'art sincère, à mesure qu'elle se révèle à nous plus intimement, nous adapte et nous élève aussi à l'intelligence des formes d'art supérieures. M. Millet montre très bien comment les artistes de Daphné se sont constamment inspirés des modèles antiques, et nous, à notre tour, en étudiant leur œuvre, nous méritons de devenir plus sensibles à la perfection de ces modèles eux-mêmes, les bas-reliefs du musée d'Athènes et les débris de la frise de Phidias. D'ailleurs, la route qu'il nous faut

suivre en ces fréquents pèlerinages nous aide à découvrir au fond de nous-même des sources de simplicité que le romantisme n'a pas taries. Quelle leçon, que de leçons dans cette promenade sous les oliviers du Céphise, puis dans ce long ruban de colline provençale que découpe lentement la Voie sacrée. Alors c'est Daphné, mais de plus en plus le désir de cette coupole rose s'efface devant l'attente et la splendeur du retour. La tradition des vrais Athéniens a fixé minutieusement les rites de ce retour, de cette initiation au mystère de leur ville. Il faut attendre une certaine heure pour franchir le col de Daphné, mettre les chevaux au pas, arrêter même la voiture jusqu'à la minute précise où s'allume le grand incendie de l'Hymette. Et soudain, en face de nous là-bas, très loin et très près, Athènes nous éblouit, d'abord toute blanche sur un fond où se rejoignent, en un vibrant circuit, les couleurs extrêmes du prisme, puis toute d'or ;

d'abord appliquée à l'Hymette, puis à mesure que nous approchons, dégageant ses deux fauves forteresses, le Lycabette et l'Acropole, entre lesquelles, s'éteignant peu à peu avec quelques derniers frissons de lumière, elle s'endort.

C'est une étrange impression que de se sentir lentement irrésistiblement attiré, conquis, reconquis par la calme beauté d'Athènes. Il y a quelque chose à la fois de très féminin et de très fier dans cette attitude de reine qui semble attendre froidement nos hommages et cependant, d'une façon insensible, ne cesse de nous appeler. Aucune violence, aucune langueur, aucune fièvre, mais une séduction doucement impérieuse et qui peut être patiente, sûre qu'elle est de triompher tôt ou tard.

Tout d'ailleurs ici se prête harmonieusement à retarder et par conséquent à aiguiser nos plaisirs. Dans la contention un peu fanatique de notre premier pèlerinage, nous nous étions interdit de regarder à droite

ou à gauche ; mais cette ferveur éteinte, il devient trop difficile de résister à la tentation de prendre le chemin des écoliers pour arriver à l'Acropole. Combien de fois, parti avec la ferme résolution de me mettre sérieusement à l'école de Phidias, n'ai-je pas laissé passer l'heure de la classe à vagabonder sur les flancs de la colline, le long du vieux mur de Cimon ou sur les gradins du théâtre de Bacchus. De ce côté, en face de la mer, la pente est très douce, les sentiers se croisent, on va, on vient comme sur une colline ordinaire. L'espace que l'on peut ainsi parcourir est aussi étendu que le plateau de l'Acropole et un vague gardien suffit à la surveillance de ce vaste et libre musée.

Pour un homme de moyenne culture, la flânerie en un pareil lieu est aussi délicieusement absorbante que l'est, pour un enfant de trois ou quatre ans, une après-midi sur la plage. Tout devient intéressant et précieux : les touffes de fleurs cham-

pêtres qui, sur cette terre rouge, alternent avec des monceaux de débris ; les fragments d'inscription qu'on se promet de déchiffrer une autre fois ; les statues mutilées ; le dessin très net du long portique ; les fondations d'un temple disparu et, pour mettre un sourire de vie parmi ces ruines, les petits enfants qui courent à vous sur le marbre pour vous offrir de leurs mains terreuses une lampe d'argile ou la tête d'une figurine de Tanagra. Rien de tout cela, en somme, n'est bien grec et presque toutes les ruines portent ici la marque de Rome ; mais ce qui vous prend en réalité, ce n'est pas tel ou tel détail du paysage qui, ailleurs, vous laisserait indifférent, c'est le paysage lui-même, c'est la lumière, c'est le charme souverain d'Athènes.

Laissez-la faire, laissez-vous lentement façonner par elle, ne regrettez pas ces journées, en apparence perdues, en réalité fécondes. On ne respire pas en vain l'air lumineux

qui circule sur cette terre choisie. Comme tous les vrais éducateurs, Athènes dédaigne la solennité et la contrainte des leçons officielles ; elle ne croit ni aux élèves prodiges, ni aux conversions instantanées, et, sûre d'apprivoiser peu à peu les demi-barbares que nous sommes, elle nous sait gré de muser ainsi sur les flancs de l'Acropole et d'évoquer déjà moins souvent, dans ce paysage classique, la coupole byzantine de Daphné.

*

Même liberté de faire encore l'école buissonnière jusque dans l'enceinte vénérable de l'Acropole. Vous connaissez ce malin plaisir, piqué de remords, que l'on éprouve à lambiner sur le seuil d'une lecture sérieuse. Le livre, le vrai livre, est là, et on badine à regarder les images, à feuilleter un roman ou à parcourir un journal. Ainsi de l'Acropole et du Parthénon. Certes, il est plus que naturel de s'arrêter à plusieurs reprises sur les marches de ce raide escalier de marbre qui conduit aux Propylées. A mi-chemin, le temple de la Victoire Aptère s'offre comme le plus merveilleux des reposoirs. Enfin on arrive à cet auguste massif de colonnes décapitées, sentinelles douloureuses de l'Acropole.

Avouerai-je ici ma faute ? En franchissant les Propylées, je n'ai jamais pu oublier qu'à cet endroit même et s'aidant de cette grandiose charpente, nos pères, les croisés, avaient élevé le château des ducs d'Athènes. L'impitoyable rancune des archéologues a rasé la vieille tour, « la tour de France » qui racontait encore, il y a quarante ans à peine, cette page de l'histoire grecque. N'étant pas savant et ne parvenant pas à comprendre en quoi ces débris chevaleresques étaient moins intéressants et plus disgracieux que cette triste relique romaine d'Agrippa qui encombre au Midi l'accès de l'Acropole, à peine arrivé là-haut, au lieu de courir à droite dans la direction du Parthénon, j'allais souvent me perdre en sens opposé dans l'exquise solitude de ces souvenirs français et de ces décombres. Une fois là, comment ne pas revenir par le plus long, s'accouder longuement à ce fier rempart du Nord, faire le tour de

l'Erechteion et, à force de curiosité capricieuse, prendre successivement possession des coins et recoins de cette colline sacrée »

*

Et voici que insensiblement chaque nouvelle journée nous rapproche du Parthénon. Là-haut, parmi ces débris qui lui font une couronne éclatante, on a beau ne pas le regarder, on le voit toujours. Mon ami Charles Maurras, le plus fervent des amoureux de la Grèce païenne, assis près de la porte Beulé, a été tiré de ses rêveries par une petite fille qui lui montrait du doigt le chemin de l'Acropole avec un sourire entendu. Toutes les pierres d'Athènes dessinent le même geste. Une force grave et toute puissante incline constamment de ce côté et nos regards et nos désirs.

J'en parle sans phrases, fatigué que je suis par le mensonge des rhéteurs qui s'échauffent ridiculement en face de cette sérieuse et

calme merveille. Ce qu'il faut dire seulement, c'est qu'une heure vient où l'harmonie de ces graves colonnes, lointaine encore et par moments imperceptible, envahit notre intelligence et descend jusqu'à notre cœur. Alors s'organise au-dedans de nous-même un examen redoutable. Tout ce que nous avons admiré, aimé, défendu pendant des années d'activité littéraire repasse devant nous, et, sans effort, nous laissons glisser dans le néant et l'oubli une grosse part du bagage qui nous paraissait jadis si brillant. Je sais des livres et des hommes que le silence méprisant de ces colonnes condamne ainsi pour jamais. Pour d'autres, elles semblent esquisser un sourire d'indulgence maternelle : « Il y a un peu de nous, disent-elles, dans cette œuvre, douteuse pourtant, qui te séduit. Aime-la encore, puisqu'enfin tu l'aimes ; quelques années, quelques mois peut-être achèveront de t'éclairer. » Pour d'autres œuvres, pour d'autres idées, brusquement et

tristement elles se taisent, semblables à ces vieillards consultés sur leurs souvenirs et qui tâtonnent dans le vide au-delà de l'extrême limite de leur mémoire consciente. Je leur ai parlé de Pascal, je leur ai lu le *Mystère de Jésus*, et elles ne m'ont pas compris.

•

Dans les premiers temps de mon séjour à Athènes, j'éprouvais un peu de mauvaise humeur contre cette cage de bois que les travaux de restauration du Parthénon ont rendue nécessaire et qui bloque une partie de la façade occidentale. Je ne savais pas alors que bientôt je bénirais ces lourdes planches qui me permettraient de m'introduire dans l'intimité la plus secrète du monument. Grâce au petit papier que me donna aimablement M. Cavadias, l'éphore-général des musées d'Athènes, le factionnaire m'ouvrait à toute heure la porte qui donne accès à l'échafaudage. J'ai pu contempler ainsi d'aussi près que l'ont voulu mes yeux myopes la seule partie de la frise que les Anglais aient été contraints de respecter. Mais ce qui me

touchait davantage était de pouvoir m'arrêter à ma fantaisie sur les marches du petit escalier de bois et de caresser de l'œil et du bras l'épanouissement de ces colonnes immortelles. On est pris d'une pitié profonde à voir, blessure sur blessure, les coups sacrilèges que tant de guerres leur ont portés. A ces hauteurs les belles dédaigneuses s'attendrissent ou du moins elles se laissent aimer d'une façon plus humaine. Dans cet art austère on entrevoit des sources d'une grâce imprévue et la possibilité d'adapter et de continuer des idées et des sentiments qui jusque-là paraissaient inconciliables. Est-ce la rencontre et la fusion des mille souvenirs gardés par ces pierres successivement temple de Minerve, cathédrale chrétienne et mosquée ? Est-ce le prestige de l'art le plus pur qui soit au monde ? Est-ce la griserie de cette cime immobile de forêt ? Est-ce la pleine douceur de la libre solitude en un pareil lieu ? Je ne sais vraiment, mais j'ai cons-

cience d'avoir vécu sur cet échafaudage quelques-uns des plus précieux moments de ma vie.

Je n'ai rien dit de la Grèce contemporaine, de cette religion tenace qui, comme certains vieillards, semble avoir passé l'âge de mourir ; de ce peuple athénien, léger, vif et charmant, qui joue avec une candeur terrible à la politique et à la guerre ; de cette élite séduisante, d'un accueil courtois et cordial, fidèle aux traditions essentielles du passé, mais en même temps avide de modernisme et merveilleusement souple à s'assimiler le bien et le mal de nos modes et de nos idées. Je n'ai rien dit de cette école d'Athènes, la vraie maison de tout Français qui passe là-bas et où j'ai mieux compris la sagesse de notre ancienne culture et tout ce que la modestie, l'humanité, la mesure, l'horreur du bruit et de la réclame donnent, je ne dis pas d'agrément, mais de solidité à la science. Je n'ai pas parlé non plus des chères amitiés qui, sous le ciel

de l'Attique, se nouent, semble-t-il, plus vite qu'ailleurs. Je ne voulais ici que résumer les leçons d'un pèlerinage artistique à Athènes. Un mot résume les mécomptes et les profits de ces leçons, le mot qu'un grand converti adressait jadis à une bien autre beauté : « *Sero te amavi :* j'ai mis bien du temps à vous aimer ! »

O noble ville, dirai-je donc à mon tour à celle qui demande avant tout de chaque voyageur qui vient à elle une parole sincère, ô noble ville, j'ai mis bien du temps à vous comprendre, à vous aimer. Dans ma présomption d'ignorance j'avais cru, sur la parole des livres, qu'il suffisait de fouler votre poussière pour être initié aux secrets de votre jeunesse éternelle. Et voici que, une fois devant vous, hautaine et froide, vous m'avez renvoyé aux pins, à la coupole et aux mosaïques de Daphné. Là, grâce à vous et dans le rayonnement de votre lumière, j'ai vu, j'ai goûté des formes d'art plus humbles et que j'aurais sottement dédaignées

si votre premier accueil avait été moins sévère. Et bientôt je vous suis revenu, plus humble. J'ai cru entrevoir votre splendeur. Hélas, dans ces moments mêmes je ressemblais encore à ces élèves en retard ou mal doués qui se disent tristement que la meilleure parole de leur maître n'est pas pour eux. Mais cette angoisse même est une leçon d'un prix infini. Il est bon de se sentir misérable en face des chefs-d'œuvre et tout sérieux amour doit avoir conscience, non pas seulement qu'il a commencé trop tard, mais que, en réalité, il n'a pas encore commencé. *Sero te amavi*, ces trois mots de mélancolique reconnaissance que je gravais, il y a plus de deux ans, sur le marbre d'une de vos colonnes renversées, je les répète aujourd'hui avec une conviction et une ferveur nouvelles. Je sais maintenant que chez ceux qui ont porté sur l'Acropole une âme sincère le charme d'Athènes dure toujours.

Châteauroux, imp. et lith. BADEL.